

La planète du crime

Enquête

sur la face cachée

de la mondialisation

LE SPECTACLE
DU MONDE
JUN 2011



Xavier Raufer

“L’abolition des frontières a multiplié les flux criminels”

Directeur des études au département de recherches sur les menaces criminelles contemporaines à l’université Paris-II (Panthéon-Assas), chargé de cours à l’Institut de criminologie, auteur de nombreux ouvrages sur le terrorisme, la criminalité et l’insécurité urbaine – dernier titre publié : les Nouveaux Dangers planétaires, chaos mondial, déclencheur précoce (CNRS Éditions) –, Xavier Raufer dessine, pour nous, les contours d’une nouvelle criminalité mondialisée, en pleine expansion.

PROPOS RECUEILLIS
PAR PIERRE-ALEXANDRE BOUCLAY

Comment est née la criminalité mondialisée ?

■ Le crime transnational est né avec la fin de l’équilibre de la terreur qu’était la guerre froide. De la Seconde Guerre mondiale à la chute du mur de Berlin, le monde a vécu dans un certain *nomos*, c’est-à-dire une forme de stabilité directement liée à l’ordre bipolaire. Chaque camp régnait sur une zone stratégique vitale que l’autre ne prenait pas le risque d’investir, sous peine de déclencher une guerre nucléaire. Les Soviétiques ne mettaient pas le pied en Europe de l’Ouest ni au Moyen-Orient – où se trouvaient les réserves pétrolières occidentales ; les Américains ne s’aventuraient pas dans le Caucase ou en Asie centrale. L’effondrement soviétique a transformé le *nomos* en chaos, l’ordre en désordre mondial...

C’est le monde où nous vivons actuellement...

■ Un monde où l’ennemi polymorphe tend à se confondre avec le criminel, où le gentil et le méchant ne vont plus de soi, où l’on peut être gangster un jour, terroriste le lendemain, voire policier entre les deux... Jadis, l’ennemi était localisable géographiquement, lourd, stable et lent, intégré dans une hiérarchie. Désormais, il est déterritorialisé, rapide, mutant, fugace, autonome...

Dans ce monde postmoderne, éclaté, fragmenté,

l’espace et le temps subissent des distorsions soudaines du fait des nouvelles technologies. Les identités se multiplient et se côtoient physiquement ou virtuellement, non seulement par la géographie et les flux humains, mais aussi par l’infosphère et l’informatique – avec les réseaux sociaux, etc. Pourtant, les ennemis ne partagent même plus de codes culturels suffisants pour définir ensemble la guerre et la paix : les repères de l’ancien monde ont disparu.

Ce n’est pas un seul mur, qui est tombé avec le mur de Berlin, mais une infinité, à l’échelle planétaire...

■ Des régions du monde, alors contrôlées par les grandes puissances, se sont retrouvées livrées à elles-mêmes. Des gouvernements incapables ont été concurrencés par des contre-pouvoirs criminels, politiques ou religieux – parfois tout à la fois – et le chaos s’est durablement instauré à l’échelle d’immenses territoires...

Parallèlement, les réseaux de la mondialisation se mettaient en place...

■ Ceux de la mondialisation licite et illicite. Des pays ont commencé à échanger, à faire du commerce. C’est le début de la mondialisation des flux. Cette partie « vertueuse » du phénomène était d’autant plus vantée qu’elle se développait sur le cadavre de l’Union soviétique. Le « village global », la « fin de l’histoire » et toutes les visions à la Fukuyama triomphaient. Les décideurs se sont saoulés de mots d’ordre utopiques en ne voulant pas voir la face noire de la mondialisation – qui n’émergeait pas à leur suite, mais les avait précédés de plusieurs années !

C’est-à-dire ?

■ Un exemple : à la fin de l’année 1989, je travaille à *l’Express*, près de la place de l’Étoile, à Paris. Quand nous sortons des nuits de bouclage, vers deux heures du matin, il y a toujours des prostituées. Des dames françaises, d’un certain âge... Un soir, elles ont brusquement cédé la place à deux ou trois top-modèles en bas résilles de vingt ans : des Slaves. Trois semaines à

A close-up portrait of a middle-aged man with grey hair and a mustache, wearing a dark blue ribbed turtleneck sweater. He is looking slightly to the left of the camera with a serious expression. The background is a textured green wall.

“ Après le 11-Septembre,
les Etats-Unis se sont polarisés
sur le terrorisme,
alors que ce n’était pas
le principal danger ”



Le « syndrome de Byzance » Dans son dernier ouvrage, *les Nouveaux Dangers planétaires*, Xavier Raufer établit un parallèle entre les discussions sur le sexe des anges qui agitaient les théologiens byzantins à la veille de la prise de la capitale de l'empire d'Orient par les Ottomans, en 1453, et la situation contemporaine où l'on préfère débattre de sujets anodins plutôt que d'affronter les véritables défis.

peine après la chute du mur de Berlin, la « main invisible » du crime transnational mettait déjà en place les réseaux du trafic d'êtres humains ! En face, pour que les policiers français et russes échangent des informations, il a fallu... trois ans !

Pour les tenants de la mondialisation heureuse, c'est vexant...

■ Chaque idéologie a un point aveugle. Pour le libéralisme, c'est la détection du crime. La libre circulation des marchandises et des individus est supposée harmoniser les rapports humains et leur apporter la prospérité mieux que la politique. C'est un peu « le meilleur des mondes ». L'idée qu'une partie des flux puisse être criminelle leur est insupportable. Beaucoup de chefs d'entreprise ou de politiques libéraux vivent au pays des Bisounours : « *Si on fait du bon commerce, tout ira bien...* »

Comment définir une société criminelle transnationale ?

■ C'est un groupe humain composé de prédateurs. Pour bien comprendre le crime, il faut avant tout le considérer comme un *business*. Le prédateur n'a pas de projets en tête, ni aucune envie de faire du management ou du commerce international : il doit faire le maximum d'argent en un minimum de temps. Il est à la tête d'une meute ultraviolente. S'il n'est pas capable de la tenir en mains en lui fournissant assez d'argent, il sera liquidé et remplacé par un leader plus sanguinaire et plus efficace.

Pour « travailler », le chef criminel a, dans la société honnête, un certain nombre de palpeurs qui détectent pour lui les marchés porteurs. Quand une société criminelle a ciblé une proie, elle saute dessus et la dévore entièrement, sans mesure, ni logique économique. Pour les bandits, seul prime l'instant présent. La projection dans le temps n'existe pas : planifier fragilise le groupe, puisque cela le rend prévisible. Il n'y a donc pas de plans ou d'alliances dans la durée.

Ne peut-on dire que le crime organisé, souple, fluide, capable d'hybridation rapide, agissant en réseaux horizontaux, s'est plus facilement coulé dans les logiques de la mondialisation que les Etats, monolithiques et pyramidaux ?

■ L'abolition des frontières, la multiplication des flux matériels et numériques, l'instantanéité des communications et des transactions a très logiquement multiplié les possibilités des criminels. Les Etats, eux, sont structurés pour prendre avec prudence des décisions graves : il y a des poids, des contrepoids, des débats... Dans le monde criminel, les seules limites sont les forces de l'ordre et la concurrence.

Comment les criminels s'affranchissent-ils de ces contraintes ?

■ A votre avis ? Il faut « simplement » neutraliser ceux

qui constituent un obstacle, au besoin par le meurtre, sans se faire abattre soi-même au coin d'une rue. Mais il existe deux autres moyens redoutables pour réaliser des affaires avec succès : la corruption et l'intimidation. La corruption, c'est la valise de billets. L'intimidation, qui broie vos adversaires de l'intérieur, est plus subtile, car difficilement démontrable.

Par exemple ?

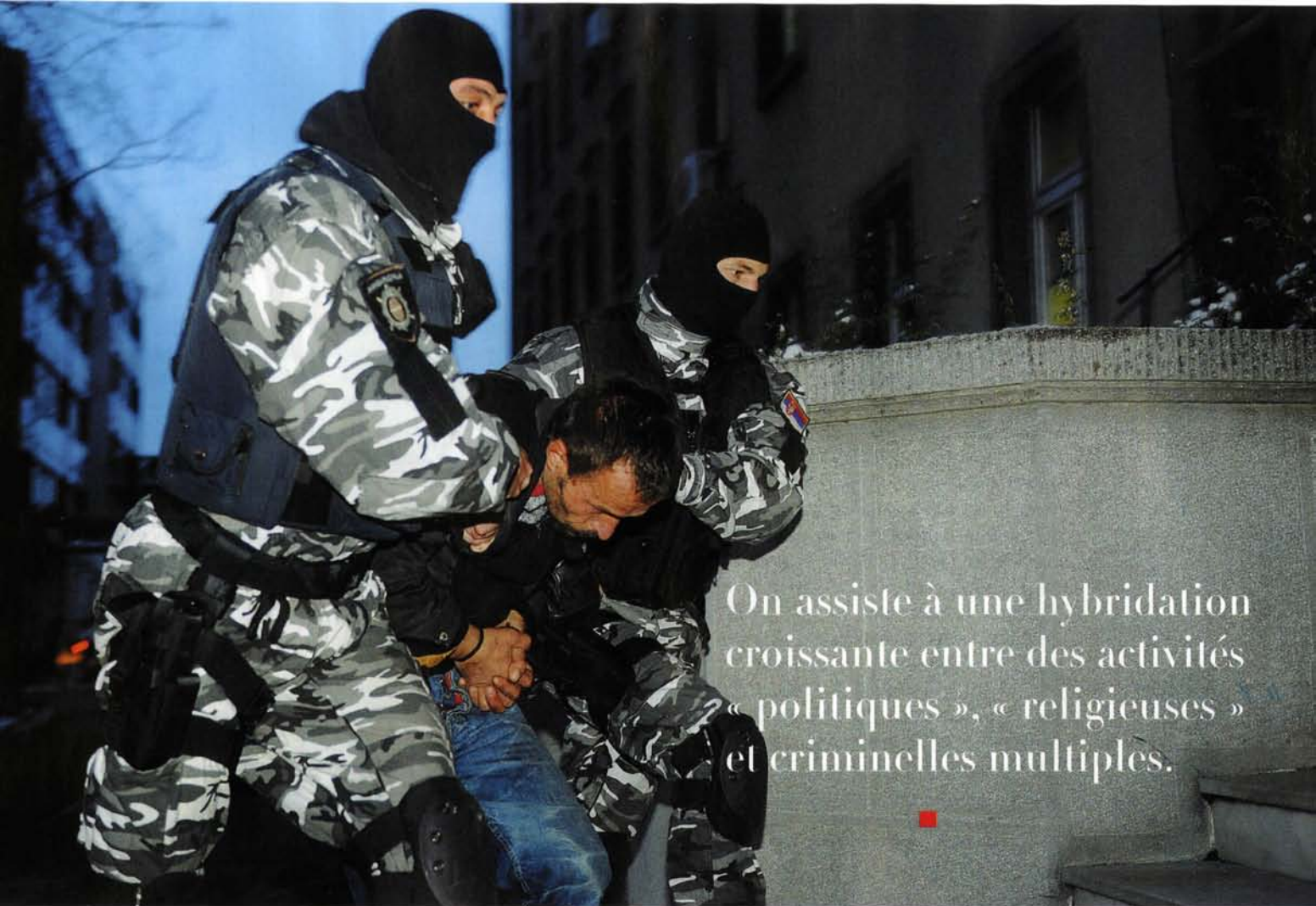
■ J'ai connu un magistrat italien nommé au pôle antimafia de Palerme, en Sicile. Lui-même venait de Turin, au nord de l'Italie. Lorsqu'un matin il débarque en Sicile et va se présenter au palais de justice, il est seul et ne connaît personne. Le greffier lui suggère d'aller se promener en attendant l'heure de sa prise de fonction, à quatorze heures. Mon juge baguenaude, s'arrête à la terrasse ensoleillée d'un café et regarde passer les gens en feuilletant le journal. Au moment de payer, il hèle un serveur. Ce dernier s'approche et lui dit : « *Pour vous, c'est gratuit, monsieur le juge. Bienvenue à Palerme.* » Boum ! Le juge se glace, le message est passé : « *Tu es ciblé, on sait qui tu es.* » Mais comment poursuivre un type qui vous offre une consommation ?

La mondialisation a débouché sur la création de vastes territoires criminels : zones grises, ghettos et même de véritables Etats mafieux, comme le Kosovo, où le crime organisé est carrément à la tête du pays...

■ Là, il faut comprendre la logique du triptyque « *entités, territoires, flux* », car c'est le cœur de la face noire de la mondialisation. Il y a sur notre planète des entités criminelles, terroristes ou hybrides se développant à grande échelle sur des territoires de non-droit – c'est le cas d'une grande partie de l'Afrique, de l'Asie du Sud-Ouest et de l'Amérique latine. A partir de ces entités et de ces territoires, se développent des flux criminels surfant sur la mondialisation et pénétrant la sphère dite « vertueuse » de multiples façons : la drogue, les armes, le trafic humain, mais aussi la contrefaçon, les déchets, l'argent sale, etc. Ces zones ont pu se développer car, au moment où les Etats commençaient à déceler les nouvelles menaces criminelles – trafics d'êtres humains, de drogues, d'armes, émergences de guérillas ou de sociétés criminelles mondiales –, se produisaient les attentats du 11-Septembre. Le choc fut terrible. Les Etats-Unis ont développé une fixation sur le terrorisme, enjoignant tous les Etats à faire la chasse à Ben Laden. Ce n'était pourtant pas le principal danger...

Voulez-vous dire que le crime cause plus de dégâts que le terrorisme ?

■ Chaque année, le trafic d'armes légères fait mourir 300 000 personnes dans le monde. C'est l'équivalent de deux Hiroshima par an ! Nous passons une heure



On assiste à une hybridation croissante entre des activités « politiques », « religieuses » et criminelles multiples.

à discuter : quand vous partirez, trente-sept personnes auront été tuées par balle en Afrique ; c'est la moyenne. Et je ne parle pas des overdoses, de la misère humaine liée au trafic d'êtres humains, des gens qui vivent dans la peur... Au nord du Mexique, des mégagangs font régner une véritable terreur, remplacent les forces de l'ordre et narguent l'armée (*lire encadré, page 30*) ! A côté d'eux, Ben Laden, c'était mère Teresa.

Comment expliquer l'emprise des gangs sur des sociétés entières ?

■ D'abord, grâce aux milliards générés par les trafics. Ensuite – et les Etats-Unis sont coutumiers du fait –, parce que certains pays, dans le cadre d'opérations extérieures, croient bon de déléguer un « sale boulot » à des groupes déjà présents sur un théâtre d'opération – la mafia sicilienne pour débarquer en Italie en 1943, l'UCK, au Kosovo, en 1999, etc. Ces entités prennent alors le pouvoir et ne le lâchent plus.

Il y a également une question ethnique

■ Tous les gangs ont une base ethnique. C'est logique : si l'on prépare de sales coups, il vaut mieux s'acoquiner avec des gens de sa famille plutôt qu'avec des inconnus ! Dans la mafia albanaise, par exemple, règne une loi du silence totale, car les liens ethniques et familiaux sont particulièrement étroits mais aussi, avouons-le, parce que celui qui parlerait finirait enterré vivant après avoir vu sa famille et ses amis découpés en morceaux !

Dans les fourgons de l'Otan S'étant appuyée, dans sa guerre contre la Yougoslavie, sur l'UCK albanaise, organisation à la fois politique et criminelle, l'Otan a fait du Kosovo, l'ancien berceau historique et spirituel de la Serbie, un nouvel Etat mafieux. (Ci-dessus : un chef de gang albanaise du Kosovo est interpellé par des membres des forces spéciales serbes, à Belgrade).

Par ailleurs, nombre de criminels et de terroristes appartiennent à des univers où l'individu n'est rien. Tout est collectif. Une tribu ou un clan rallie l'entité dont elle espère son salut et vit en symbiose avec elle.

Quelles sont les grandes menaces, actuellement ?

■ Nous entrons dans la deuxième grande vague de la mondialisation criminelle, qui présente quelques tendances lourdes. D'abord, il y a la tentation de la dépénalisation du cannabis aux Etats-Unis, sorte de prohibition à l'envers qui, au lieu de banaliser un problème auquel les autorités refusent de faire face, va en fait ouvrir la boîte de Pandore du narcotraffic. Les cartels mexicains ont donc de beaux jours devant eux.

Ensuite, on note une intensification des flux commerciaux illicites en provenance des pays pauvres et à destination des pays développés. Trafiquants, trafiqués et trafics sont noyés dans de gigantesques flux migratoires. Ces flux favorisent une industrialisation des grandes productions illicites : cigarettes, stupéfiants, contrefaçons – de la fausse Rolex au faux médicament pour lutter contre le cancer...

MEXIQUE

Le « laboratoire criminel » du XXI^e siècle

LES IMAGES DU CLIP S'ENCHAÎNENT À TOUTE VITESSE : une pyramide de têtes. Des corps découpés à la hache. Des cadavres, la tête éclatée, jetés au bas de leur voiture. Une femme aux seins coupés, une balle au milieu du front. Des scènes de guérilla urbaine. Des voitures explosées au lance-roquettes. En musique de fond, un gangsta rap (c'est le cas de le dire) agressif, rythmé par des rafales de kalachnikovs. Scandé en boucle, comme un refrain : « *Cartel del Golfo* ». Xavier Raufer éteint la vidéo : « *En février 2010, à Reynosa, ville frontalière des États-Unis, des miliciens armés du cartel du Golfe, un des pires mégagangs régnant sur le nord du Mexique, ont surgi dans une vingtaine de camions et combattu toute la journée policiers et militaires pour prendre le contrôle de la ville. Notez que les 4 x 4 blindés assurant la circulation routière, à la fin du film, portaient le sigle CDG : Cartel del Golfo. Ils ont gagné la bataille, le territoire est sous contrôle, la police et l'armée ne peuvent plus rien : ils veulent que ça se sache.* »

Le Mexique est le « laboratoire criminel » du XXI^e siècle. Il s'y déroule la première guerre civile criminelle de l'histoire. Son enjeu ? « *Le contrôle du trafic de cocaïne vers l'Amérique du Nord, soit un profit annuel de 8 à 10 milliards de dollars, pour un chiffre d'affaires de 17 à 38 milliards de dollars – c'est plus qu'une multinationale comme Google.* »

Les cartels, avec plus de 450 000 hommes de main, se livrent de véritables guerres privées qui, en quatre ans, on fait au moins 22 000 morts. Les gangs, dans le cadre de véritables opérations militaires, attaquent leurs concurrents ou l'armée mexicaine avec des véhicules blindés, des lance-roquettes, des grenades...

Le pouvoir des mégagangs est aussi politique. Selon les officiels mexicains, 17 des 31 États fédérés sont désormais des « narco-républiques » corrompues et infiltrées. Selon Raufer, « *les cartels sont aussi implantés au sud-est des États-Unis. Washington commence tout juste à se réveiller* »... Le danger serait de croire à une affaire exclusivement américaine : « *En mars 2010, un certain Isaac Valdez Barrot a été arrêté à Madrid – donc dans l'Union européenne –, alors qu'il venait de blanchir 400 000 euros. C'était le lieutenant d'Agustín Haro Rodríguez, un dirigeant du cartel mexicain de Sinaloa.* »

Comment ?

■ Le système fonctionne en boucle. Une puissance criminelle transnationale se renforce grâce à la dynamique existant entre son fief et sa diaspora : ainsi, le trafic de drogue au nord du continent américain génère-t-il des flux monétaires vers le sud, où règnent les cartels. Avec cet argent, les mégagangs et les guérillas dégénérées accroissent leur emprise territoriale et gagnent de plus en plus d'argent. Ils peuvent de ce fait exercer un contrôle accru sur « leurs » diasporas, notamment dans les mégapoles occidentales et principalement dans les cités et quartiers de non-droit. Et ainsi de suite...

Et le terrorisme ?

■ La mort de Ben Laden est la conséquence d'une perte d'influence du courant salafite djihadiste depuis quelques années. On notait déjà une dégénérescence du terrorisme vers la criminalité. De manière globale, les hybridations s'accroissent entre activités « politiques » (guérillas, bandes armées), « religieuses » (terrorisme, fanatismes en tous genres) et les activités criminelles multiples.

Comment lutter efficacement contre la criminalité transnationale ?

■ Il faut bien comprendre son fonctionnement. Le principe de base du monde criminel, c'est le rapport

risque/profit. Le gangster veut le profit maximal pour un risque minimal. Par ailleurs, il faut surveiller les marchés fragilisés : les bandits ne laissent échapper aucune activité lucrative ou illicite. Le prix du tabac augmente : trafiquons les cigarettes de contrebande !

Dans la Russie des années 1990, au marché noir, le rouleau de papier toilette coûtait plus cher que le gramme de cocaïne...

■ Cela nous éloigne de Don Corleone et du *Parrain*, n'est-ce pas ? Mais c'est la loi de l'offre et de la demande. Il est important de comprendre que le criminel n'est pas « glamour » : c'est un prédateur insatiable qui veut contrôler ce qui rapporte de l'argent...

Où ce qui permet de le blanchir...

■ C'est le grand intérêt du marché du vice : prostitution, sex-shops, salons de massage... Des endroits où les gens ont étrangement tendance à payer en liquide. Au lieu de dix clients par jour, le gérant en déclare cent, et cela permet de blanchir l'argent sale. Ce marché permet en outre de rencontrer des gens du show-biz ou de la haute société, de leur fournir des services, puis de les compromettre. Le marché du vice est systématiquement sous contrôle du crime organisé.

Comment inverser le rapport risque/profit au désavantage du criminel ?



“ La mort de Ben Laden va surtout démobiliser des djihadistes qui vont, désormais, se tourner vers le crime. ”

■ C'est le rôle de l'Etat, garant de la sécurité des biens et des personnes. Le maintien de l'ordre et la paix aux frontières font partie de ses principaux devoirs. C'est pourquoi les politiques doivent se guérir des maladies produites par la société de l'information, comme la pensée unique – moralisante, rétrospective et bornée – qui débouche sur la culture de l'excuse et la paralysie dans la détection des menaces, voire jusque dans la répression. Il faut également apprendre à ne plus réagir en retard, une fois que la menace s'est concrétisée en faisant la une du Vingt Heures. Il faut au contraire déceler les menaces.

Comment ?

■ Il faut d'abord savoir qui, quels lieux et quels flux surveiller. Aujourd'hui, la lutte contre le crime doit se faire à l'échelle d'immenses espaces, pour obtenir un véritable effet de déplacement et éviter le tourisme criminel : pénaliser la consommation de drogue à Paris est peu efficace si on peut aller se shooter en Suisse ou acheter son shit aux Pays-Bas. La frontière, qui a longtemps eu un rôle crucial pour la sécurité et la défense n'est plus vraiment opérante à cause de la déterritorialisation des relations politiques, de l'émergence d'entités transnationales se jouant des Etats, ou de la dématérialisation des flux économiques... Cela débouche en outre sur la pré-

L'explosion du narcotrafic Saisie par la police bolivienne, à La Paz, de 600 kilos de cocaïne base en provenance du Pérou. Valeur estimée : un million de dollars. Longtemps circonscrit, pour l'essentiel, à l'Amérique du Nord, le marché de la cocaïne a gagné l'Europe – via l'Afrique de l'Ouest et l'Afrique centrale –, où cette drogue vient aujourd'hui au deuxième rang, après le cannabis, de la consommation de stupéfiants.

dication libérale de « la fin de la géographie » (après la fin de l'histoire), au profit d'un monde fluide, interconnecté et homogène... Mais l'essentiel est de savoir détecter les menaces. La prévention est moins chère que la répression. Il faut surveiller – avec les moyens modernes, mais surtout avec du « matériel humain » – ce qui se trouve sous notre nez. Par exemple, en ce moment, la mort de Ben Laden peut susciter des tentations terroristes ; mais elle va surtout démobiliser des djihadistes qui, avec leurs kalachnikovs, vont naturellement se tourner vers le crime. C'est une réaction observée de multiples fois par le passé : souvenez-vous du soldat confédéré Jesse James, devenu le premier braqueur de banques célèbre après la guerre de Sécession... Le décèlement précoce permet une répression ciblée et efficace. Et à ce stade, il faut surtout se rappeler le proverbe anglais : « *If it doesn't hurt, it doesn't work* » (« Si ça ne fait pas mal, ça ne marche pas »).



A lire **Les Nouveaux Dangers planétaires, chaos mondial, décèlement précoce**, de Xavier Raufer, CNRS éditions (2010), 254 pages, 20 €. Internet : www.xavier-raufer.com

ALZAR/PALESD/APP